

PATRICK DE FRIBERG

GENETIK CORP.

v1b éditeur

PATRICK DE FRIBERG

GENETIK CORP.

v1b éditeur

À Véronique Anger, ma muse, mon amour

CÔTE DE BEAUPRÉ, QUÉBEC

UN AN APRÈS LE TSUNAMI DE SENDAI

Le soleil écrasait l'océan. C'était l'une de ces journées de printemps qui annonce le début des excuses des salariés, des resquilleurs, des tricheurs, tous ceux qui abandonnent leur poste pour quelques minutes de soleil sur leur peau aigre de pauvres citoyens asservis.

Voilà ce que pensait Guy Gagnon.

Il perdait son temps. Il détestait ne pas travailler. Gagner et gagner toujours plus de ce fric qui fait le sang de l'humanité, telle était la seule jouissance qu'acceptait son esprit parfait.

À mieux y penser, là, sur le fauteuil de cuir de son bateau, il en aurait pleuré. Pour la tranquillité de ses avocats, il avait pourtant signé. Bien sûr, il regrettait d'avoir écouté le psy, lequel n'avait même pas eu peur de lui. Avant de tendre la main pour agripper le chèque de ses honoraires d'escroc patenté, ce minable avait ânonné : « Une paisible journée de pêche, loin des habitudes, de la permissivité de la consommation, guérit les paresse modernes et resserre les liens familiaux », puis ajouté, avec une dose de sadisme : « Vos avocats comprendront que le tribunal me donne pouvoir d'accorder cette journée de détente à votre fils. » Pantoute !

Encore un idiot qui plaçait l'homme au centre de l'univers. Il suffisait pourtant d'ouvrir les yeux pour voir que Guy Gagnon était le seul être auquel il était nécessaire de témoigner le moindre intérêt.

Le psy l'avait regardé par en dessous, probablement sans croire un traître mot de ce qu'il exposait doctement à son patient si riche et

pourtant si dangereux. Mais Gagnon s'en fichait : il se savait si différent de la masse grouillante. Il s'agissait là d'une de ces obligations juridiques exigées par sa future ex-femme – *cette chienne* –, la contrepartie de la victoire de Gagnon devant les tribunaux.

La chienne... Trente et une séances à endurer ce psy ! Gagnon avait compris que ça équivalait à trente et une vengeances mesquines de la part de la femme qui lui avait permis de créer sa fortune. Ensuite de quoi, elle avait entrepris de transformer sa boulimie de ragots en kilos superflus, graisse et peau d'orange sur les cuisses. *La chienne, la chienne...*

À la douzième discussion « thérapeutique », il avait eu une révélation. Il y avait dans le bureau du médecin une montagne d'exemplaires de son dernier essai, dont le sujet était la libido des adolescentes, une montagne qui ne cachait pas la vue sur le stationnement et sa place centrale réservée à la Bentley cabriolet toute neuve du bon docteur. À la couleur de la carrosserie, choisie avec le même goût douteux que possédait la mère de son abruti de fils, Gagnon avait soudain compris que le pseudo-thérapeute ne pouvait qu'être l'amant de son ex. Et dire que, six mois durant, le détective qu'il avait payé avant le grand procès n'avait pas été foutu de le découvrir.

La chienne, la chienne, la chienne...

Ou plutôt, Gagnon le savait maintenant, le privé avait aussi été payé double tarif par sa femme pour ne rien révéler. Peut-être aurait-il touché encore plus d'argent en revendant les secrets glanés pendant son enquête, mais Gagnon ne lui avait pas laissé le temps de couiner toutes ces vérités que l'approche de la mort libère, quand il lui avait fait boire sa première et ultime gorgée de ce ciment liquide qui avait servi à couler la dalle de son dernier building.

Écartant de la main la mouche qui s'approchait de ses lunettes de soleil, Gagnon soupira d'aise en songeant aux milliards qu'il avait déjà blanchis. Un baume pour ne plus penser au chèque qu'il allait faire au moment du divorce, la semaine prochaine, à cette...

— La chienne, la chienne, la chienne !

Dans une stéréophonie parfaite, diffusée par la chaîne hi-fi qui n'avait presque jamais servi depuis son achat, le piano de Keith Jarrett s'endormait sur le *Köln Concert*.

Une vague lente et longue entraîna le bateau vers le large, tirant sur la chaîne de l'ancre.

Le lien familial – *oui, parce qu'on est de la même famille, petit con de niaiseux!* – avait été l'un des arguments principaux qu'il avait avancés pour sortir son fils de l'apathie d'une de ces journées d'été qu'il passait à boire du Coke, rivé devant des séries télévisées stupides tournant en boucle sur l'écran monstrueux qu'il venait de lui offrir pour agrémenter sa salle de jeu. L'erreur avait peut-être été d'acheter, par la même occasion, un sofa profond et trop confortable, ainsi qu'un repose-pieds en peau de buffle retourné. Gagnon ne comprenait rien à l'éducation, encore moins aux enfants, dont la nonchalance, les pantalons aux fesses, les lacets distendus et les envies démesurées flattaient seulement son orgueil de nouveau riche : payer et payer encore, juste pour avoir la paix.

À présent, Diana Krall, perle rare de la Colombie-Britannique, s'énervait sur un chant de Noël. Gagnon soupira, mais d'ennui cette fois, et baissa le son. Il irait se taper une pute ensuite, plus tard, et par la même occasion ferait déniaiser son abruti de rejeton.

La chienne...

Deux années s'étaient écoulées, de procédures en expertises, couronnant ce que des personnes plus sensées qualifient de compétence chez un avocat, pour aboutir à la garde de l'adolescent et à un divorce qui allait lui coûter un million de piastres et au moins vingt mille dollars supplémentaires en conseils et pots-de-vin divers. Il connaissait tout de la manœuvre judiciaire, les billets qui s'échangent pour monter un dossier bidon et enrichir les avocats, les rencontres discrètes avec les juges, les échanges de bons procédés et la montée en pression parallèle des lobbies. Le syndicat de la construction avait ainsi offert au juge le chalet de ses rêves. Gagnon avait réussi, dans le même temps, à prendre la présidence de l'entreprise dont son ex-femme avait hérité de son papa adoré, un saint homme, et qu'il avait développée tout seul, en usant d'un savoir-faire unique pour manipuler, tromper et, au final, voler ses clients et concurrents.

La chaîne d'ancre tira encore et le bateau gîta, lui faisant verser un peu de whisky sur la maroquinerie.

Gagnon contemplant les deux œuvres de sa vie : un garçon issu d'un accident de préservatif et un groupe d'entreprises puissantes,

tous deux fruits d'un mariage malheureux. Mais, concernant son fils, il hésitait toujours à prendre une décision radicale et salutaire. Ce n'était pas la morale qui le retenait, il n'en avait aucune et pouvait tuer sans hésitation. Il était tout-puissant face à l'œuvre des hommes. Le détective, comme une dizaine de pauvres types avant lui – politiques, bellâtres de la jet-set, concurrents –, avait goûté à sa liberté d'action. Le fils de Gagnon avait quatorze ans, ressemblait à sa mère, mais avait l'embonpoint et la taille surprenante de son père, ainsi que le même dégoût du moindre effort physique.

— Si la vague continue à bahuter le bateau, on va tous être malades, et s'il l'ouvre encore pour faire le niaiseux, je le noie, pensa-t-il.

Ils auraient dû se rapprocher, mais tout ce que voyait le père dans le regard de son fils se résumait à un bouillon trop liquide où rien ne flottait, pas même un quelconque centre d'intérêt, ni la plus infime trace d'envie de bouger son gros derrière, si ce n'est pour souiller les meubles de la maison de ses crottes de nez, tout en lui parlant des OVNI, fantômes et autres âneries qui aident les abrutis à croire en un futur terrible, alors qu'il leur suffirait d'ouvrir les yeux pour comprendre que le monde appartient au plus gourmand. Guy Gagnon était un pragmatique.

Il avait failli abandonner tout espoir d'entraîner son fils dans cette sortie marine quand enfin, contre toute attente, alors qu'il allait baisser les bras, il avait réussi à le tirer hors de la climatisation de sa retraite solitaire en lui faisant miroiter le cadeau de la dernière console de jeu à la mode. Il n'avait même pas entendu que l'adolescent lui parlait d'une recrudescence de phénomènes paranormaux au large de Vancouver, de bêtes échouées, de nappes écarlates de chairs et de sang flottant à la surface. Un peu plus, justement, et le sang de son sang aurait terminé sa promenade sur le fleuve, dans un sac plastique lesté d'une paire d'haltères.

Gagnon soupira en songeant qu'il lui restait cinq jours à supporter la morgue et l'odeur entêtante de sa progéniture, avant de le renvoyer dans sa pension bostonienne pour riches paresseux et de pouvoir enfin retourner à ses bureaux. Il n'avait que faire des bulletins catastrophiques et des appels à l'aide des psychologues et maîtres. Selon eux, l'adolescent avait besoin d'un peu plus de présence et d'affection de sa part. Gagnon considérait que l'argent que son fils recevrait en héritage – *le plus tard possible, p'tit con, faut pas trop rêver tout de*

même – lui suffirait amplement pour mener une vie sociale et amoureuse qui le distraie de sa solitude et de sa sottise. Il le savait, et en connaissance de cause.

Les plus belles femmes du monde l'entouraient depuis qu'il avait gagné son premier milliard. L'argent lui permettait de tromper son épouse sans avoir à payer des prostituées. Avec l'argent, sa beauté n'avait d'égal que le nombre de zéros qui décoraient son relevé de banque. « L'argent efface les différences. » C'était l'une de ses maximes préférées.

La chaîne débita doucement *Romance in the dark*, chantée par Dinah Washington et il songea à sa nouvelle maîtresse, une splendide Noire aux jambes interminables qui était tombée dans son lit aussitôt après avoir reçu la promesse d'un poste dans le service déjà très encombré des relations publiques. Elle ne parlait pas un mot de français, ni même deux d'anglais. Il n'avait pas encore éprouvé le besoin qu'elle le saoule de sons autrement plus intéressants que les cris parfaitement explicites de sa jouissance, lorsqu'elle posait les yeux sur les cadeaux qu'il lui faisait en échange d'une fellation, ou qu'elle montre autre chose que de l'extase lorsqu'elle se pendait à son bras dans les soirées mondaines.

« Une femme ne simule pas devant un diamant », une autre de ses maximes préférées.

Il hoqueta de plaisir à la pensée qu'elle allait s'installer auprès de la responsable du service, une vieille matrone qu'il nommait son eunuque du harem et qui l'avait prévenu ce matin de ne pas prendre la mer. Encore une qui croyait aux songes prémonitoires. Il ferma les yeux, imagina le vide et le nettoyage qu'il allait faire parmi ses employés à la rentrée de septembre, pour ranger derrière un bureau une nouvelle paire de seins à faire suffoquer un pape orthodoxe.

— Papa, tu m'avais promis qu'il n'y aurait pas de vagues. Tu sais bien que je ne supporte pas le roulis. Je vais vomir !

Le teck ne supporte pas l'acidité gastrique, surtout quand ce bois précieux dépasse les cinquante ans d'âge et qu'il a quitté l'eau douce du lac Léman – *c'est en Suisse, idiot ! Comme l'emmental* – pour se frotter à la salinité perverse du Saint-Laurent, là où il se marie à la marée de l'océan Atlantique.

— Ne me traite pas de menteur ! Va plutôt nager, ou ramène-nous donc un poisson. Cela rentabilisera ta canne à pêche. À part faire rigoler le

vendeur quand tu as souri à sa blague stupide sur la pêche à la baleine, elle n'a pas encore servi à grand-chose. Tu sais qui c'est, ce Jonas ?

— Papa, t'as vu ?

Guy Gagnon ne répondit pas à son fils. Il regardait dans une autre direction, vers le nord, vers l'estuaire qui fait disparaître les côtes pour prévenir des mystères du grand large. Il avait perçu un éclair rouge, à la limite de son champ de vision.

Une tache de sang, un animal, un phoque ou un gros poisson qui se débattait, poursuivi par une main écarlate qui l'écorchait, avant de le lancer dans les airs.

S'il n'avait peur de rien sur terre, il se sentait menacé dès qu'il posait le pied sur un bateau. Pourtant, se conformant aux normes sociales qui le plaçaient en haut de la pyramide, il avait dépensé des millions pour acquérir ce joyau de la construction navale. Il se redressa, tenta de localiser l'endroit où la chose était apparue, mais la surface de l'eau était immaculée, elle avait retrouvé sa sérénité des jours de calme plat. Il tenta de penser à autre chose, à sa femme qui devait se prélasser dans le lit de son psy.

La jolie chienne.

Surgie de son subconscient, une image tirée d'un de ces films d'horreur qu'appréciait son fils s'imposa à son esprit. De l'hémoglobine et des femmes nues, des monstres marins et des dialogues d'une indigence digne d'un roman de Bombardier. Il ne supportait pas les trucages, toujours aussi mal ficelés que lesdits romans. Le « Oh ! » qu'il avait poussé aurait été une parfaite amorce de chapitre.

Sans bouger de son siège, il se demandait s'il avait été le seul à remarquer le phénomène. Son fils grognait en tentant, pour une énième fois, de démêler le fil de la canne. Le marin du bord, un quasi-muet qui ne lui coûtait presque rien, continuait de passer la crème nourrissante sur le pont, comme on protège les fesses d'un bébé.

Guy Gagnon haussa les épaules et but une autre gorgée de whisky. Il avait dû rêver. Il ne croyait pas au surnaturel.

Il était sans doute fatigué, stressé d'avoir passé ces quelques semaines avec son nigaud de fils, bien plus épuisé que s'il avait tenté de conquérir de nouvelles entreprises ou de nouvelles jambes de

top models. Il se reposerait à son retour. Il fondrait alors, comme un rapace, sur une firme affaiblie par la crise financière, de préférence une authentique entreprise familiale, tenue par des générations de de bons papas et de fils, qui viendraient le supplier en pleurant de leur laisser leurs petits ouvriers.

Il était tout-puissant, rien ne l'arrêterait.

Il tendit la main vers la télécommande de la chaîne stéréo, poussant le son au maximum. Thierry Tocanne faisait pleurer de son piano les notes de George Gershwin. *The man I love*.

Guy Gagnon aimait le coulis de jazz, rien de très compliqué, comme on peut aimer la musique classique en écoutant du Richard Clayderman – ces partitions pour amateurs dont un ami lui avait confié que c'était un mobile parfait de meurtre dans un ascenseur.

Il fallait qu'il se reprenne. Guy Gagnon, le puissant homme d'affaires, le demi-dieu de la finance, le charognard redouté, n'en avait plus que pour quelques dizaines de minutes à subir le supplice de cette garde d'enfant. Après quoi, il pourrait rentrer à sa résidence d'été. Il soupira encore en regardant l'adolescent et la pathétique pelote de fil de pêche qui s'étalait maintenant à ses pieds. Il aurait dû imaginer l'infanticide au lieu de perdre son temps à rater le meurtre de son ex. Encore de l'argent dépensé pour rien. Le détective avait non seulement siroté son whisky, mais avait aussi tenté de le faire chanter après son refus de lui accorder une rallonge financière. Il était décédé sans une prière, la bouche ouverte.

Gagnon tourna la tête. L'ombre qu'il avait déjà aperçue revint à la surface, mais plus proche, plus claire, cette fois. Il ne s'était pas trompé, ou alors on avait versé un kilo d'euphorisants dans son alcool.

Un béluga perdait ses intestins dans une éclaboussure d'horreur, à faire rougir l'océan entier, la gueule ouverte sur le vomis d'une masse vivante, grouillante, de millions de choses de ce qui ressemblait à des insectes. Il pensa au tsunami qui avait ravagé le Japon, un an plus tôt, et l'avait enrichi de la vente de millions de masques de papier, qui n'avaient retenu que l'haleine puante des Japs. Il connaissait l'existence de ce laboratoire dévasté par la grande vague. Des aquariums de recherche sur le krill avaient disparu.

Gagnon n'aimait ni les hommes, ni sa chienne de femme, encore moins ces « tarés » de Japonais. Mais, en cet instant, sa femme lui

manquait terriblement. Dans le silence de l'océan, Louis Armstrong marmonna en riant de toutes ses dents un sublime *Hello Dolly*. Gagnon sentit la peur passer de son estomac à son bas-ventre, une peur si irréprouvable qu'il en pissa dans son maillot de bain.

Il n'y avait pas d'arme sur le bateau, il se le rappelait. On se sent pourtant mieux avec un demi-kilo d'acier dans la main. Il regrettait à présent d'avoir jeté à la mer le flingue qui avait incité ce reliquat de privé, avec son imperméable et son chapeau mou démodés, à apprendre à nager dans une fosse de béton frais. Le détective avait participé à la fondation d'un club de luxe, envié de toutes les capitales du monde, qui était aujourd'hui un des fleurons du groupe de Guy Gagnon. L'homme d'affaires s'en voulait presque de la mort du limier, un homme d'action capable de sortir sa mitraille devant l'innommable.

— Mais, Papa, dis ? T'as vu ?

— Ta gueule, tu l'ouvres encore et je te noie !

Il détourna les yeux de la bête agonisante qui était remontée à la surface à quelques mètres d'eux. Il hésita à les poser sur le glaçon rassurant au fond de son verre vide, eut enfin le courage de regarder ce que son rejeton lui montrait de son doigt boudiné. À l'avant du yacht, sur ce qu'il appelait la proue, le marin silencieux qu'il avait embauché pour l'été avait les yeux rivés dans la même direction.

Au loin, la mer roulait sous une houle puissante, le dos rond, brillant au soleil, rougeâtre. Autour du béluga, l'eau, étale, continuait de refléter les nuages épars et les oiseaux de plus en plus nombreux à participer à la curée.

Gagnon n'arrivait pas à mettre un nom sur la musique qui sortait des enceintes. Il avait à peine conscience que son fils lui martelait la poitrine de ses petits poings en hurlant un pathétique appel au secours. Il ne pensait qu'aux yeux de sa femme, la première fois qu'il l'avait vu. Il était toujours amoureux dingue d'elle.

L'enfant reprit sa canne à pêche comme pour se défendre, et le marin lâcha un juron en essayant de faire démarrer le moteur, un V12 Lamborghini, au son mélodieux et à l'humeur difficile.

La vague atteignait la hauteur d'un petit immeuble et semblait soudain changer de direction.

Elle obliqua vers l'embarcation, décrivant un élégant et silencieux virage. L'enfant pleurait, gargouillant de salive et de larmes. Guy Gagnon, l'invincible, était debout, la bouche béante, les yeux grands ouverts tournés vers l'enfer qui approchait.

Le saxophone de Joe Henderson pleura *Punjab* sur les enceintes Bose de la chaîne stéréo.

Le marin cria ce qui devait être le nom de sa mère, ou celui de sa blonde, puis jura en polonais qu'il en avait soupé de bosser pour un richard qui payait pour les stupidités de son abruti de fils.

Après un sursaut électrique et un léger nuage de fumée, le roulement rassurant des douze cylindres fit retenir son souffle. La poupe plongea dans l'eau comme un félin prépare le saut qui le sauvera d'un prédateur plus gros, plus aguerris, plus impitoyable. Mais il était déjà trop tard. Une main de géant s'abattit sur eux.

Le mur rouge et grouillant s'était figé avant de retomber sur l'embarcation. Il n'y avait plus d'avocats, de juges corrompus, d'enveloppes échangées. Ils n'eurent pas le temps de pousser un cri que la masse vivante les avait déjà engloutis. Seule la musique, qu'un coffre amphibie protégeait des éléments, accompagna le bateau et ses occupants vers les profondeurs. Mais personne n'était vivant pour apprécier les trompettes et les cordes du *Goodbye Love* cher aux historiens du *Titanic*. Pas de coucher de soleil romantique, pas de proue dressée au-dessus des flots, pas de capitaine saluant la mort et sa faucille étincelante. Ils furent broyés dans d'épouvantables gargouillements et grincements de chairs et de bois torturés.

Ce n'est que plusieurs jours plus tard que les journaux rapportèrent la disparition de l'homme d'affaires, de son fils et d'un marin anonyme, qui aurait pu être grec, mexicain ou polonais, mais resterait pour toujours sans papier et sans passé.

La marée avait rejeté les restes du bateau de collection complètement broyés.

Des amateurs de théories fantastiques tentèrent bien d'expliquer que les traces relevées sur le vernis de la coque avaient été laissées par des dents minuscules, que les trois hommes avaient été dévorés par un monstre marin inconnu ou l'un de ces objets non identifiés dont les rumeurs se nourrissent, mais la presse ne rapporta aucune de ces thèses farfelues. On avait discrètement, mais fermement, demandé

aux rédacteurs en chef des journaux à sensation de passer sous silence les circonstances troublantes de l'accident, le temps que les équipes des services de renseignement fassent leur grand nettoyage.

L'ex-femme de Guy Gagnon apparut au bras de son médecin personnel, un psychiatre, propriétaire d'une Bentley cabriolet à la carrosserie d'un rose soutenu. Elle cachait sa joie derrière de grandes lunettes noires. Elle ne saurait jamais que son ex avait hurlé son amour alors qu'il s'enfonçait, broyé, vers un garde-manger sous-marin.

Elle rassura les marchés en promettant de reprendre la place de présidente qu'elle avait précédemment abandonnée à son ex-mari, en attendant que toute la vérité soit apportée au mystère de la disparition de ses proches lors d'une simple sortie de famille. Les rumeurs repartirent de plus belle au sujet de la disparition du détective qui l'avait défendue lors de son divorce.

Il n'y avait eu aucun témoin de l'événement qui marqua pourtant l'arrivée sur les côtes atlantiques d'une nouvelle espèce sous-marine conçue par le laboratoire Genetik Corp. Entreprise de recherche en organismes génétiquement modifiés, Genetik Corp. était installée dans une petite ville du Japon proche de Sendai et protégée par un discret mur d'enceinte, cela avant de subir l'assaut de la vague gigantesque de mars 2011. Un été chaud avait ouvert de manière exceptionnelle la route maritime du Grand-Nord entre l'Alaska et le Labrador, le grand nettoyage côtier du tsunami venait ainsi de contaminer le monde entier.

La volonté de produire une espèce forte et résistante aux maladies avait mené les chercheurs à ajouter un gène de protection virale du frelon à une souche de paisibles crevettes rouges, créant ainsi un essaim de plusieurs millions de bêtes tueuses, dont la reine, qui pondait à un rythme insensé, réclamait de plus en plus de nourriture pour sustenter les milliards de larves qui peupleraient bientôt les océans.

L'Homme avait créé sa dernière monstruosité et seul Guy Gagnon aurait pu témoigner.

GENETIK CORP.

Mars 2011. Le tsunami qui vient de ravager la région de Sendai, au Japon, a laissé derrière lui une profonde désolation. Mais les milliers de morts ne

sont rien au regard des conséquences cachées du désastre. La vague, en détruisant les installations secrètes de la société Genetik Corp., a libéré dans le Pacifique une espèce marine génétiquement modifiée qui menace de bouleverser toute la chaîne alimentaire. Les services de renseignement se mettent aussitôt en alerte pour conserver la maîtrise d'une situation qui semble échapper à tout contrôle. Très vite, leurs espions se lancent dans une guerre sans merci qui nous conduit des rives du Saint-Laurent aux confins de la Baltique.

Grand connaisseur de l'univers des services secrets, Patrick de Friberg dévoile dans ce thriller écologique un enjeu stratégique crucial et éminemment actuel. Alors que plus d'un milliard d'êtres humains sont au bord de la famine, ceux qui prendront le contrôle des ressources alimentaires seront les véritables maîtres du monde.

Dans cet affrontement, le génie génétique sera une arme décisive.



PATRICK DE FRIBERG

Patrick de Friberg a travaillé dans les milieux financiers en Europe de l'Est, puis a occupé diverses fonctions dans les secteurs bancaire et industriel. Il dirige actuellement un cabinet de consultants internationaux spécialisé dans la sécurisation des flux économiques avec l'ex-bloc soviétique. Établi aujourd'hui dans une petite ville au bord du Saint-Laurent, il partage son temps entre l'écriture, les voyages d'affaires et la pratique professionnelle de la plongée sous-marine.

